

AUTREFOIS

Au pays de mon enfance



ARLETTE GELABERT

Arlette Gelabert

Autrefois

Au pays de mon enfance

© Arlette Gelabert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5083-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Ce récit est un roman « biographique » totalement romancé qui s'inspire de la vie de mes parents entre 1948 et 1962. J'ai choisi de conter les moments fondateurs dans la vie d'un couple : l'amour et ses promesses, les premiers écueils du quotidien partagé, l'émoi du premier enfant qui sort définitivement l'individu de l'adolescence.

Dans leur histoire réelle, c'est aussi la période la plus romanesque. Elle s'inscrit dans une époque chargée de l'Histoire avec un grand H : la colonisation en Afrique noire et l'indépendance de l'Algérie, avec le départ en 1962 pour la France métropolitaine, qui marque une véritable rupture dans leur vie.

J'ai laissé leur véritable nom à certains personnages. Il m'aurait été difficile par exemple d'appeler mes parents autrement que Camille et Marie. J'ai modifié d'autres noms, inventé des personnages ou des intrigues. J'ai fantasmé cette part de leur vie, inconnue de moi, comme si leur fréquentation quotidienne avait infusé leurs souvenirs dans mon imaginaire. Il n'y a pas de vérité dans cette histoire, mais la volonté de recréer ce qu'elle fût peut-être, avec les éléments dont je disposais : quelques photos, quelques anecdotes racontées, une certaine empathie pour deux êtres que j'ai profondément aimés et tous les artifices à la disposition de l'écrivain : l'imagination, l'extrapolation, et disons-le, même le mensonge, celui qui permet à l'auteur de travestir la réalité pour lui donner l'apparence de la vérité. Parfois le conte est plus proche de la vraisemblance que le récit factuel.

CHAPITRE I
Au rendez-vous de l'amour
1948-1950

Il est huit heures trente. Marie descend à pied les ruelles de son quartier pour rejoindre l'arrêt de bus dans la rue de Lyon. La lumière du matin vibronne dans l'air et auréole ses cheveux châtain d'éclats dorés. Sa chevelure apprêtée est remontée en lourds rouleaux sur la nuque et le front. Elle semble bien frêle dans sa jupe évasée aux rayures vertes et noires qui lui bat les mollets. Bien sage aussi avec son chemisier à col « claudine » d'un blanc immaculé. Elle avance à pas rapides, le regard sérieux, le visage grave. Il ne faut pas qu'elle rate le bus et arrive en retard au cours de Mademoiselle Duparc. Son atelier se trouve à Blida¹, à l'opposé de chez elle, à l'autre extrémité du centre-ville d'Alger. Marie a quitté l'école, après son certificat d'études. Elle aurait aimé devenir institutrice, mais son père est manœuvre dans le bâtiment, sa mère fait des ménages chez un grand propriétaire terrien et cela ne suffit pas pour lui permettre de poursuivre des études. Marie a choisi la couture. Elle aime travailler de ses mains et apprécie tous les travaux dévolus aux femmes de sa génération : couture, tricot, cuisine. Elle a appris très jeune en observant sa mère rafistoler les pantalons déchirés, recoudre une boutonnrière, changer une fermeture éclair, tout comme elle l'a vu préparer la polenta², le minestrone, le risotto crémeux du dimanche. Dès sept ans elle a tenu un crochet entre ses mains. Ses petits doigts agiles fabriquaient des gants, des bonnets, des écharpes, mais aussi des poupées ou des pantins en laine multicolore qu'elle assemblait avec les chutes des pelotes. C'est tout naturellement que cet apprentissage maternel l'a conduite vers le métier de couturière.

L'arrêt de bus est de l'autre côté du Jardin d'essais³. Marie pourrait longer l'avenue qui le borde. Le trajet serait plus rapide, mais elle aime trop flâner le long des allées de palmiers « Washington » dont la tête emplumée surplombe tous les autres arbres du jardin. Elle s'octroie ce plaisir matinal, entre par la rue Thiers, bifurque sur la gauche vers l'un des grands bassins, traverse l'allée des platanes avant de rejoindre la promenade des dragonniers. Ces petits arbres aux branches tordues qui s'enchevêtrent pour former une voute étrange la fascinent. Ils ont l'air vivants. Sous l'ombre de leurs ramures, elle se sent protégée, comme dans un nid douillet. L'air est saturé d'effluves. Au mois de mai, les fleurs rivalisent de couleurs et de parfums. Oiseaux de paradis, agaves, lys, fleurs de la passion, hibiscus, fleurs de cocos, embaument le jardin et l'animent de tâches bigarrées agitées par une légère brise maritime.

Marie chantonne « La vie en rose ». Elle aura dix-neuf ans dans quelques mois. À cet âge-là, on a des rêves plein la tête. Marie est amoureuse. Ce matin-là son cœur bat un peu plus vite. Elle sait qu'elle va revoir le garçon au regard noir et rieur, au sourire enjôleur qu'elle a croisé pour la première fois il y a à peine quinze jours, près de son atelier de couture. Depuis leur première rencontre, elle le guette tous les jours.

Elle se souvient. Ce jour-là elle s'exerçait au point invisible sur l'ourlet d'une jupe corolle. Elle s'appliquait à faire les points les plus petits possibles ainsi que Melle Léone Duparc leur a enseigné. Elle aime ce travail minutieux qui requiert un esprit rigoureux et précis où elle peut donner le meilleur d'elle-même. Elle se sent à l'aise dans l'ambiance feutrée et appliquée de l'atelier. Les filles ont à peu près le même âge entre 17 et 20 ans. Elles s'entendent bien. Les plus anciennes dans la pratique ou les plus douées viennent facilement en aide à celles qui peinent sur un point de broderie ou la coupe délicate d'un col. Il n'y a pas d'esprit de compétition entre elles. Léone sait alterner les moments d'apprentissage assidus avec des pauses pour permettre aux yeux et aux muscles de relâcher la tension. C'est le moment des confidences entre filles, des rires irrationnels. Le midi, tout le monde prépare un en-cas pour déjeuner. Les filles ont vite pris l'habitude de partager leurs paniers. Le père de Kenza est mozabite⁴. Il tient une épicerie dont elle rapporte souvent des cerises, des abricots, des figues, des dattes, de belles tomates ou des oranges juteuses et sucrées selon les saisons. Elle est la seule autochtone des huit apprenties. Jeanne, Pierrette, Yvonne, Monique viennent de France métropolitaine, les parents de Mercédès sont espagnols et ceux de Caterina originaires d'Italie comme ceux de Marie.

À l'heure de la pause ce jour-là, elle grignotait sans appétit l'omelette panée préparée par sa mère. Assise sur le parapet qui borde le jardin de la maison de Melle Duparc, les jambes dans le vide, elle rêvassait. C'est alors qu'il est apparu au bout de la rue. Il marchait en sifflotant, les mains dans les poches. Il a salué les jeunes filles d'un léger signe de tête. Puis il a ralenti le pas en passant devant Marie. Son « Bon appétit, Mademoiselle » l'a sortie de sa rêverie. Ah, ce regard et ce sourire ! Elle n'avait pas pu les oublier. Toute l'après-midi qui suivit, elle travailla comme une somnambule, silencieuse encore plus qu'à l'accoutumée.

Par la suite, elle s'est renseignée discrètement. Leur professeur connaît bien ce jeune homme. Elle a appris qu'il se rendait régulièrement chez sa tante Thérèse, dont la maison fait face à l'atelier de couture. Thérèse et Léone ont noué des relations de bon voisinage. Elles prennent parfois un café ensemble chez l'une ou l'autre le dimanche ou font une promenade en fin de journée quand le vent de

la mer rafraîchit l'atmosphère. Camille, c'est le prénom du jeune homme, a plusieurs fois rendu de menus services à Melle Duparc : changer la douille défectueuse d'une lampe de chevet, réparer une fuite sous l'évier de sa cuisine. Elle apprécie la bonne éducation et la politesse de ce garçon qui ne manque jamais de la saluer. Il lui inspire confiance, il est serviable, souriant et diablement beau ! Léone Duparc, tout comme Marie, n'est pas insensible à la beauté masculine. Camille a un visage de jeune premier au regard intense, les lèvres fines, le front haut, les traits délicats, mais bien dessinés. Bien que sensible à sa beauté, c'est le regard qu'il pose sur elle qui trouble Marie. Elle n'a jamais ressenti cela, cette palpitation qui l'envahit lorsqu'il lui sourit, cette crispation dans sa poitrine tout à la fois délicieuse et angoissante. Malgré sa timidité il lui semble qu'elle pourrait faire des folies pour ce sourire. Sous ses airs fragiles, Marie cache un tempérament déterminé, qu'on ne perçoit pas tout de suite. C'est une jeune femme discrète. On pourrait même dire secrète. Elle se livre rarement préférant observer les autres. Chez elle, cela ressemble à la pudeur des sentiments plutôt qu'à un manque de caractère. Si elle parle peu, ses yeux captent les moindres vibrations du monde qui l'entoure. Intuitivement elle décode la crispation d'un sourire, l'intonation d'une voix, le regard fuyant derrière une paupière baissée. Si l'agitation et la foule la mettent mal à l'aise, elle a pourtant le sens inné du rapport humain. Elle rayonne par son sourire, sa gentillesse jamais mièvre, la réserve même qui l'empêche de trop de familiarité avec les autres. En langage-fleurs, Marie est pareille à la violette cachée sous les feuilles, dont le parfum s'exhale subtilement.

Il a repéré Marie le premier. Chaque fois qu'il le peut, il s'arrange pour s'absenter du garage où il est mécano, à l'heure où les jeunes filles s'installent pour leur pause. Il bénit le ciel de l'avoir placée sur son chemin. Cette fille a quelque chose qui l'émeut. Bien sûr, elle est belle avec sa taille fine, ses yeux noirs remplis de mélancolie, son sourire éclatant quand elle répond à son bonjour, ses joues qui s'empourprent facilement. Mais il devine chez elle une qualité de cœur qui le touche encore plus profondément que sa beauté. C'est la première fois qu'il se sent presque gauche en face d'une fille. À vingt-trois ans, il n'est plus un perdreau de la veille. Engagé militaire à l'âge de dix-neuf ans, en mars 1944, sur la base aérienne de Reghaïa⁵, la vie de caserne, l'amitié virile de ses aînés l'ont vite dégrossi. Il a eu plusieurs béguins parmi les frangines de ses compagnons de régiment. Comme il a quitté l'école à douze ans, après son certificat d'études, il s'est dégagé rapidement du monde de l'enfance. Pendant deux ans, à la ferme où travaillent ses parents, il a foulé le raisin dans les cuves en bois, piétinant les grappes pieds nus. Il aimait bien la sensation des baies éclatant sous la plante des pieds, la légère griserie qui s'emparait de lui au bout d'une heure, plongé dans ce jus sanguinolent, les rires provoqués par l'ivresse et la fatigue. Il aidait aussi à réparer les paniers, le soc des charrues. Travailler au grand air lui convenait. Il était jeune, plein de vitalité, d'énergie qu'il avait besoin de dépenser. Le soir, après la soupe, il quittait la table familiale et se réfugiait dans le coin d'une grange pour lire. Il s'évadait surtout dans des romans d'aventures. Jack London, Kipling, Jules Vernes étaient ses auteurs favoris. Il regrettait l'école pour cela. Il aimait apprendre, découvrir, réfléchir. Son instituteur avait tenté de plaider sa cause auprès de ses parents pour qu'il poursuive des études. Son père avait écouté les yeux brillants de plaisir et de fierté la plaidoirie de Monsieur Vergeois. Hélas, le brave homme s'était heurté à l'intransigeance de sa mère. Elle qui avait obligé son mari à quitter son emploi de « gratte-papier » pour la rejoindre à la ferme, avait refusé tout net la proposition de l'inscrire au Lycée. L'instituteur avait pourtant assuré qu'une bourse lui serait versée. Mais sa mère avait été intraitable, prétextant qu'il était trop jeune pour quitter la maison. Le lycée était en ville, loin de la ferme et des vignobles de Maison Carrée⁶. Elle avait ajouté : « Sa place est ici. Depuis que nos ancêtres sont arrivés de Mahon⁷ en 1850, ils ont toujours cultivé la terre. Il n'y a pas de honte à travailler dans les vignes ». Le regard heureux de son père

s'était éteint. Il n'avait pas cherché à contredire sa femme, à se battre pour son fils. C'était un homme triste, un père gentil, avec tout ce que ce mot pouvait receler de péjoratif pour un homme dans une société méditerranéenne. Camille s'était presque résigné à abandonner ses rêves d'évasion, de voyage, d'espace, de liberté, tant sa mère exerçait son pouvoir autoritaire sur toute la famille. Malgré tout, exalté et romantique, à quinze ans, il avait tenté de rejoindre le général de Gaulle à Londres. Enflammé par l'appel du 18 juin 1940 qu'il avait écouté l'oreille collée au poste à galène de la maison, il avait décidé de s'introduire clandestinement dans un avion en partance pour le continent. Il s'était glissé de nuit sous un grillage de l'aéroport militaire, celui-là même où il serait nommé caporal-chef en janvier 1945.

Depuis des semaines il repérait les lieux. Dès qu'il pouvait s'échapper du travail, il rodait autour de la base, observant avec fascination les airacobras⁸ qui décollaient, la tête remplie d'actions héroïques, les poings serrés par l'envie d'en découdre pour sauver son pays. Il avait le sang chaud, le goût de l'aventure, la fougue de la jeunesse. Son inconscience ne rêvait que de guerroyer contre « ces salauds d'allemands ». Une ou deux fois, il s'était fait houspiller par les aviateurs qui l'avaient repéré, accroché au grillage. Cette nuit-là, favorisé par un ciel sans lune, il avait réussi à rejoindre le hangar. Jeune « tintin » intrépide et naïf, il s'était dit qu'il pourrait se cacher dans la soute d'un avion. Il hésitait sur la façon de s'y introduire lorsqu'une main l'empoigna et l'immobilisa. Le soldat qui l'avait surpris se mit à rire quand il vit le « petit poisson » qu'il avait ferré. Camille même s'il n'en menait pas large, avait tenté de plaider sa cause. Le soldat avait répondu en le raccompagnant vers la sortie :

— Tu as bien le temps de mourir.

À cet instant il s'est fait la promesse de quitter le monde étriqué de la ferme. Un jour, il vivrait sa propre vie. Il ne laisserait pas sa mère lui imposer ses choix comme elle l'avait fait pour son mari. Puis il avait eu de la chance, le père de Raymonde Crespo, une camarade de classe, l'avait pris en apprentissage dans son garage. Sa mère avait dit oui. Ainsi il ramènerait un peu plus d'argent à la maison. Hasard heureux, sa tante, la sœur de sa mère, habitait juste à côté du garage. Cette double chance lui permit de prendre des distances avec la maison familiale et surtout de rencontrer Marie.

De regard dérobé en regard assumé, de sourire en sourire, ils ont fini par échanger quelques mots. Un « bon appétit » inoffensif suivi d'un « merci » radieux auxquels ont succédé quelques phrases sur le temps, le travail. Finalement la régularité de leurs rencontres fortuites, ces courts échanges, sous